

La Discophilie

La discophilie se propage en ce moment à la façon d'une épidémie, mais c'est une épidémie bienfaisante que nul ne voudrait tenter d'enrayer. Elle a, il faut bien le dire, tous les caractères d'une maladie d'origine microbienne. Avant d'en être atteint, le sujet qui n'est pas porteur de germes, considère avec un souriant dédain, les disques, les machines parlantes et leurs possesseurs. Pour lui, il s'agit là d'un plaisir médiocre, n'ayant qu'un lointain rapport avec l'esthétique et surtout avec la musique.

Et puis un beau jour, ou plus fréquemment, un beau soir, son organisme est attaqué par le bacille inconnu dont nos savants n'ont encore déterminé ni la nature ni la forme, mais dont l'activité et la virulence sont extrêmes.

L'attaque est foudroyante. Il ne faut pas plus de quelques heures pour que le virus se répande dans tout l'organisme.

Vous êtes chez un ami, dans un petit salon intime, étendu dans un bon fauteuil. Comme on plaçait jadis une pastille du sérail dans une cassolette, votre hôte a glissé un disque de gomme-laque dans une cassette enchantée qui va jouer le rôle de brûle-parfum. Et, en effet, l'atmosphère est soudain toute imprégnée de bouffées d'harmonie qui montent, planent et emplissent la pièce. L'air que vous respirez est saturé de beaux timbres et de riches accords. Une griserie envahit votre cerveau. Vous avez la révélation d'un monde féerique où de petits génies invisibles tissent, forgent et sculptent de la beauté musicale dans des conditions exceptionnelles.

C'est l'évocation du réel et c'est autre chose encore. Le phénomène musical n'est plus fonction d'un effort humain. Il n'est plus un prolongement, un écho, un reflet de la volonté d'un exécutant, il est désormais doué d'une vie propre et indépendante, il est comme détaché de sa tige et flotte dans les airs comme certaines graines ailées qui entreprennent d'audacieux voyages dans l'éther.

Et cette musique, même si vous la connaissez dans tous ses détails, prend pour vous une force persuasive inattendue. Elle vous hypnotise et elle vous envoûte. Wagner avait trouvé l'artifice de sidération de son fameux « abîme mystique » de Bayreuth. La voix de l'orchestre

s'évadant de ce gouffre harmonieux, prenait un caractère de mystère dont l'efficacité n'est pas discutable. La machine parlante a, elle aussi, son petit abîme mystique, sa chambre de résonance ou une fée est emprisonnée et fait entendre sa voix captive.

A partir de ce moment, la fièvre se déclare. Le malade réclame sans cesse des pastilles nouvelles. Bientôt, il ne peut plus s'en passer. Le voilà définitivement intoxiqué. Ne vous formalisez pas, discomanes, mes frères, de ces comparaisons médicales. Vous savez parfaitement que la passion des disques ressemble extérieurement à celle des stupéfiants et qu'elle crée entre vous une solidarité secrète d'initiés qui rappelle, toutes proportions gardées, celle qui unit les fumeurs d'opium, les morphomanes ou les fervents de la cocaïne.

Vous vous comprenez tous à demi-mots. Vous avez des plaisirs confidentiels que vous n'avez pas besoin d'analyser et qui vous unissent à distance. Vous êtes, dans le domaine musical, des « révélés ».

D'où vient cette étrange contagion et cette volupté inconnue ? On ne l'a pas encore recherché sérieusement. Dans la T. S. F., le plaisir de l'amateur naît, le plus souvent, du sport passionnant que constitue la chasse aux ondes. La joie de l'affût, le guet patient du « train d'ondes » qui passe invisible et qu'il s'agit d'accrocher, la lutte avec les fluides inconnus qu'on doit domestiquer, tout cela porte en soi sa récompense. Et, très souvent, en effet, la joie de la difficulté vaincue et de l'asservissement des forces les plus subtiles de la nature suffit à un fervent de la radiophonie. Dès qu'il « a eu » les Anglais, les Allemands ou les Espagnols, son plaisir est complet et il se désintéresse du résultat musical obtenu. Il n'a plus qu'une envie, aller plus loin, tendre de nouveaux pièges et capturer la musique errante dans le « lacet » de son antenne.

Le plaisir du disque est tout différent. Vous n'avez jamais vu un amateur interrompre une exécution de Cortot pour amorcer une audition de Caruso, ou suspendre une interprétation de *L'Apprenti Sorcier* pour aborder le prélude de *Tristan*. Il laisse religieusement sa plaque tournante épuiser l'enroulement de ses spires.

Sa satisfaction est complexe. Elle se compose d'abord d'un sentiment analogue à celui qui crée la joie du bibliophile. Il s'attache à un disque dont il aime les qualités. Il le manie avec une sorte de respect à cause du mystère sonore qui l'enrichit. Il le soigne, le débarrasse de ses poussières, le glisse avec précaution dans son enveloppe et le classe méthodiquement dans ses archives.

A ce sentiment élevé qui repose sur une idée d'ordre et de méthode, vient s'ajouter un mobile moins respectable au point de vue philosophique, mais assurément assez puissant : une obscure vanité de propriétaire. L'homme qui tient dans ses mains, en esclaves obéissants, les grands chanteurs, les grands pianistes et surtout les grandes masses chorales ou orchestrales dirigées par des chefs illustres, éprouve une sorte d'orgueil inconscient qui double sa joie. Jusqu'ici, le mélomane était, si l'on peut dire, au service des virtuoses. Il était obligé de se plier à leurs caprices et à leurs manies. Les grands *capellmeister* lui imposaient leur loi. Il fallait accepter toutes sortes de sacrifices et de gênes pour conquérir au vol, dans des conditions souvent défectueuses, un plaisir musical.

Désormais, tout est changé. Ce sont ces potentats qui nous obéissent. Nous les tenons à notre merci dans une boîte ou sur un rayon de discothèque. A l'heure qui nous convient, en pantoufles et la pipe au bec, nous contrainsons l'orgueilleux Weingartner, l'exigeant Chaliapine ou ces graves messieurs de la Société des Concerts du Conservatoire à attaquer au premier signal, le morceau de notre choix. Quand ils auront fini, ils recommenceront aussi souvent que nous le désirerons, avec le même souci des nuances, la même application et la même attention. Ils sont à nous. Ils nous obéissent comme le courant électrique. Nous les offrons à nos amis, sur un plateau de velours, comme des rafraîchissements intellectuels : hydromel céleste, champagne, eau pure ou cocktail du jazz.

Nous sommes à la fois dans la peau d'un impresario triomphant et d'un mécène, car toutes sortes de satisfactions d'amour-propre accroissent notre plaisir. Nous éprouvons, en présentant Heifetz, les Revelers, Johnstone et Layton ou Ninon Vallin, des sentiments analogues à ceux des parents d'un enfant prodige. Un peu de gloire rejaillit sur nous. Nous avons collaboré à l'exécution en donnant trois tours de manivelle à la musique automobile et en abaissant avec précaution sur le bord du disque, le diaphragme dont le petit soc d'acier va fouiller délicatement les sillons. C'est nous qui arrêterons d'un coup sec la marche du véhi-

cule, qui prendrons dans nos mains l'hostie noire dans laquelle le Dieu de l'Harmonie vient d'accomplir le miracle de l'incarnation, et c'est nous qui l'enfermerons dans notre tabernacle. Tout cela nous donne la sensation de mieux posséder un chef-d'œuvre, d'en faire le tour, de le palper en explorant toutes les sinuosités, tous les reliefs, tous les méplats, tous les luisants et tous les volumes. Nous le tenons dans le creux de nos paumes. Il est plus à nous que lorsque nous en humons seulement le parfum lointain dans une salle de théâtre ou de concert.

Enfin, le disque permet de faire entrer la musique dans notre vie à la minute opportune, celle que ne favorise jamais l'audition collective et qui a pourtant une importance si décisive pour la volupté sonore. Il y a des instants dans la vie où la musique prend un pathétique insoupçonné et émet son maximum de rayonnement et de fluide. Ces instants ne coïncident pas toujours avec ceux qu'ont choisis, une fois pour toutes, les intendants de nos plaisirs. Le disque permet, au contraire, d'élire la seconde parfaite où notre appétit de musique est le plus finement aiguisé et de composer un menu artistique répondant exactement à notre appétit.

Ajoutez à cela la joie du prosélytisme et l'instinct de sociabilité affectueuse qui décuple nos ivresses artistiques lorsque nous pouvons les faire partager à une oreille amie. Faire respirer une exécution enivrante à un auditeur sympathique constitue une récompense d'autant plus vive que nous versons nous-même le subtil parfum qui le grise.

Ce sont toutes ces raisons et bien d'autres encore, alternativement nobles, terre à terre, égoïstes ou généreuses qui font le charme particulier si mystérieux et si prenant de l'audition musicale par disques. La machine parlante nous trouble parce qu'elle nous flatte et nous humilie tour à tour. Tantôt nous avons l'orgueil de posséder en elle une servante docile et obéissante à qui nous pouvons imposer librement tous nos caprices ; tantôt, en exécutant nos ordres, elle accomplit de tels miracles et se montre si supérieure à ce que nous en attendions que nous en demeurons secrètement émus et gênés. Mais comme elle ne songe pas à nous écraser par cette supériorité magique, nous lui savons secrètement gré de sa modestie, et c'est pourquoi nous nous prenons d'une si profonde tendresse pour cette esclave-fée qui consent si aimablement à nous servir en ne réclamant aucun des privilèges de sa toute puissance. Et c'est pourquoi, lorsqu'on l'a prise à son service, il devient impossible de la congédier.